



Charles De Coster et les femmes

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 MARS 1990

On a souvent débattu la question de savoir si le biographe a le droit d'éclairer la vie d'un homme célèbre jusque dans ses recoins les plus ignorés. Si celui-ci n'a pas jugé bon, comme Jean-Jacques, de faire pénétrer le lecteur dans « le labyrinthe obscur et fangeux de ses confessions », ne convient-il pas de respecter son silence et de s'interdire ce que d'aucuns tiennent pour une profanation ? Quand Charles Potvin publie, en 1894, les lettres de Charles De Coster à Elisa, Hubert Krains s'en émeut. À qui peuvent servir ces révélations, disait-il, sinon « aux envieux, aux jaloux, aux contempteurs de l'art, qui se pâment, eux, en constatant que le grand homme n'était pas si grand que cela, qu'il avait même des faiblesses, de terribles faiblesses, qui le ravalaien parfois à leur niveau¹ ? »

La vie de De Coster est de celles qui comportent pas mal de zones d'ombre. Est-ce ignorance, discrétion ou besoin de statufier l'écrivain, si ses biographes successifs — à commencer par son ami Potvin — ont peu à peu imposé l'image conventionnelle d'un amant douloureux, pour jamais ébloui d'un seul amour ? De Coster, écrivait après d'autres Charles-Louis Paron, « n'a connu qu'un triste amour romantique, torturé, rompu, renoué, rompu à nouveau, noué encore, et finissant par craquer pour toujours² ». De Lode Monteyne ou L.-L. Sosset à Roger Gheyselinck, le même mythe croît et se fortifie du poète méconnu échoué une fois pour toutes sur les brisants d'une passion de jeunesse, la première et la dernière d'une existence vouée tout entière à l'art et à la création. Portrait séduisant, mais

¹ H. Krains, « Lettres à Elisa », *La Société Nouvelle*, X, 1894, p. 552.

² A. Gerlo et Ch.-L. Paron, *Charles De Coster et Thyl Ulenspiegel. L'auteur, le héros et la Flandre*, Bruxelles, 1854, p. 8.

faux : les documents ne manquent pas, qui permettent de se faire de sa vie sentimentale une conception très différente et de jeter un jour assez neuf le caractère de l'écrivain.

En 1847 — il a vingt ans — De Coster entreprend la rédaction, assez confuse, d'un journal intime. Récapitulant les événements de son bref passé, il remonte à la date du 15 juin 1841 pour consigner un premier fait important, résumé avec une concision toute réaliste :

Je noue, grâce au préfet du collège Saint-Michel — il y faisait alors ses études secondaires — une liaison éphémère avec Melle Eugénie Balleroy (amour platonique et stupide) et pourtant entremêlé de plus de jouissances réelles que les plaisirs d'un amour matériel.

Cette liaison dure depuis le 15 juin jusqu'au mois de décembre 1841, époque à laquelle nous commençons à ne plus nous entendre. Trois mois après je quitte cette maison où je laisse ma pensée et mon cœur et je me mets à la recherche d'une nouvelle passion³.

Amourette d'adolescent, puisque Charles n'a pas quinze ans, et toute nimbée d'attendrissement romantique, qui devait, en dépit de sa brièveté, lui laisser le souvenir durable des premiers émois. Plus de dix ans après, il se la rappelle encore comme « un rayon de soleil au printemps, une extase vers Dieu⁴ ». Mais déjà s'exprime une certaine instabilité, un besoin d'aimer qui ne peut guère se satisfaire d'un être réel, toujours décevant. En 1858, quand il évoque l'ombre déjà lointaine de la petite Eugénie, il manifeste aussi, *a posteriori*, une inquiétude quasi malade, une obsession de l'innocence impossible, et il note avec amertume : « La première femme que j'ai aimée n'était qu'une fille, rouée déjà, elle n'avait que treize ans et demi, moi quinze. Je l'aimais comme on aime à cet âge. À chaque pas que j'ai fait ensuite dans le monde, personne ne m'a jamais réellement aimé⁵. » Toujours il aura cette tendance à idéaliser la femme, pour se retrouver toujours déçu.

³ La plupart des documents que nous utilisons sont déposés aux Archives et Musée de la Littérature de la Bibliothèque Royale, sous le sigle ML. Pour ce texte : ML 3698.

⁴ Charles Potvin, *Lettres à Elisa*, Bruxelles, Weissenbruch, 1894, p. 152.

⁵ ML 3708/14, Charles Potvin (*op. cit.*, p. 199) omet ce passage.

L'idéalisme, il est vrai, cède parfois à des appétits plus matériels. Le voilà en quête, comme il dit, d'une nouvelle passion et motivé cette fois par des désirs moins éthérés, avoués en janvier 1842 : « La chair commence à me faire sentir son aiguillon. Les désirs parlent plus haut que le cœur et augmentent d'intensité de jour en jour » (ML 3698). Qui cherche, trouve. En avril 1842, il séjourne à Liège, où le séduit « une charmante fille de boutique ». Plus délurée sans doute qu'Eugénie, elle lui fait découvrir des sensations inédites : « Cette fois l'amour est moins platonique et moins mystérieux. Quinze jours de volupté m'ont rassasié pour quelque temps. » Pas pour longtemps en tout cas car, à peine rentré à Bruxelles, le voilà brûlant « d'un amour insensé » pour la sœur d'un ami. C'est le retour au rêve, « les alternatives d'espoir et de désespoir » qui n'empêchent pas le jeune Roméo de réfréner ses élans : « J'ai peur pour mon repos », note-t-il avec une sagesse qui le montre défiant à l'égard de son impétuosité naturelle.

Il n'a d'ailleurs pas trop de mal à s'éloigner d'une donzelle qui le ferait « trembler pour [sa] raison » et à courir des aventures moins périlleuses et plus éducatives. En septembre 1844, Charles se prend au joli museau d'« une charmante ouvreuse de logis, bouche fine, nez mince, beaux yeux, cheveux châains, taille fine, appas arrondis prononcés, enfin la réalité des rêves d'un voluptueux » (M L 3698). Poussant ferme son assaut, l'apprenti Casanova obtient un rendez-vous loin des regards indiscrets. Hélas, Louise — c'est le nom de sa conquête — lui fait faux bond. Lassé de faire le pied de grue et pestant d'avoir dépensé ses maigres économies pour offrir à la belle « une épingle de cuivre doré avec une grande quantité de pierres vertes simulant l'émeraude », il s'en revenait en ville, assez penaud, quand l'aventure prit une tournure plus proche de Molière que du drame romantique. Une vieille femme l'aborde en pleine rue, le traite de coquin et de scélérat, l'abreuve « d'épithètes assez malsonnantes » et lui crie, les poings sur les hanches : « Est-ce que c'est pour des prunes qu'on donne des épingles d'or aux jeunes filles ? » Heureusement, les jeunes gens ont eu de tout temps plus d'ingéniosité que leurs cerbères, et l'affaire se conclut dans les dunes : « Trois jours après, malgré la mère, les prunes je possédais Louise. » Cœur d'amadou ? Plutôt fringale d'adolescent impatient de s'affirmer.

Et Charles s'affirme de son mieux, confronté aux obstacles classiques. En octobre 1844, apparition d'une Jeannette, « qui fait la prude, la réservée », mais

n'en est pas moins, aux yeux de cet amateur déjà averti, « un morceau assez friand ». L'entreprise demande trois mois de soins attentifs et des ruses de Sioux mais, le 5 janvier 1845, l'offensive échoue : « Sa mère ne descend que pour cinq minutes. Peut-être cela suffira-t-il ? Jeannette s'échauffe, ses yeux se voilent, son teint s'enflamme, elle tombe dans mes bras... Oh ! damnation, le chien aboie, la mère est là » (ML 3698). Bien gardée, Mlle Jeannette est imprenable et l'assiégeant se détourne d'elle pour s'intéresser, en février 1846, à une Catherine que, par crainte des mères intempestives, on mène au Tivoli, en cabinet particulier, comme un vrai Lovelace. La demoiselle fait des manières, résiste et se tire d'affaire en promettant de céder la prochaine fois. Le galant apprend ainsi à ses dépens qu'il ne faut jamais remettre au lendemain et nota avec superbe : « Cette bonne fille aura pensé que c'était pour la marier que je la recherchais. Il fallait l'aimer pour cela. » *Exit* Jeannette et Charles, héros fatigué, consigne dans son journal : « Du mois de juillet 1846 au mois de mars 1847. Repos absolu. »

Le printemps le réveille et l'envie le reprend d'égayer la monotonie de son existence d'employé à la Société Générale des couleurs vives de quelque jupon. Le 29 mars 1847, une jeune beauté « à l'œil assez éveillé », mi-grisette, mi-cocotte, laisse par hasard tomber dans la rue un peloton de fil. Notre chasseur ramasse prestement ce suivez-moi-jeune-homme, débite quelques galanteries et obtient un rendez-vous. Heureux en amour, est-il heureux, tout simplement ? Pas même : il traîne avec lui un vague à l'âme morose, un ennui persistant, moitié mal du siècle, moitié trait de caractère, 31 mars : « Je ne suis pas plus heureux aujourd'hui qu'hier » ; 1^{er} avril : « J'espère avoir la chance aujourd'hui. Si je n'en ai pas aujourd'hui, ce sera pour un autre jour... » Quelque chose lui manque qu'il ne saurait définir, un ennui persistant pèse sur sa vie sans surprise et sans avenir. Ses conquêtes multipliées lui donnent un moment le change, mais ne comblent pas son vide intérieur.

Hélas, les galipettes avec la première venue ont parfois des suites fâcheuses. En mai 1847, le journal résonne d'une note grave : « Repos, abattement, *grave inconvenient*. Quand tout cela finira-t-il ? Plaise à Dieu que ce soit bientôt. » De Coster souffre mais, cette fois, ce n'est pas le cœur qui est atteint, il le confesse dans un latin destiné à décourager les curiosités de sa mère et de sa sœur : *Vagina*

egressum gladium sed sanguine foetido coloratum invasit rubigo⁶ et nunc verecundum et inaudax, ad certamen se ostendere non audet. C'était bien le cas de dire qu'il était puni par où il avait péché... Et il péchait souvent : où ranger encore, dans cette série déjà longue, une demoiselle E. Stevens qui lui inspire trente-quatre vers (ML 3715/2), une Ellen qui n'en suscite que seize (ML 3715/3), une Céline qui mérite l'effort d'un laborieux acrostiche (ML 3715/9) ?

Puis, tout soudain, le 7 juin 1847, Charles cesse d'égrener le chapelet des flirts sans lendemain pour crier : « J'aime donc enfin » (ML 3698). La *dilecta* est une voisine, aperçue à son balcon. Il la nomme Marie et, cela va sans dire, lui dédie des poèmes — « Plus je te vois, soupire-t-il, et plus je t'aime » (ML 3715/5) — découvre les délices des mièvreries romantiques :

Si j'étais une fleur, je voudrais, Marie,
Reposer dans ta main,
Je voudrais me faner, perdre l'éclat, la vie,
Et mourir dans ton sein.
(ML 3715/6, 21 juin 1847).

Il apprend bientôt que Marie se nomme en réalité Fanny, joli diminutif de Françoise, et s'émerveille des sentiments nouveaux qu'il éprouve : « Comme l'amour purifie nos sentiments, comme l'amour élève nos idées, comme il nous grandit à nos yeux. Le tabac nous paraît meilleur, nos amis plus affectueux, nous aimons mieux nos parents. Tout est beau ; que sera-ce lorsque je serai aimé ? » Jour après jour, il dit ses rêves, ses espoirs, sa mélancolie, tantôt exalté, tantôt déprimé, tout heureux d'avoir pu seulement lui parler un moment, émerveillé, le 11 juillet, de ravir quelques baisers, ému jusqu'aux larmes lorsque, le 18, au bal, Fanny lui donne une boucle de cheveux. Hélas, le serpent est dans l'éden. Des cancans circulent sur le compte de Fanny, on la prétend peu sérieuse. Il rêvait de l'épouser, quand le doute vient le hanter : « J'aime tout en elle. Mais son caractère, ai-je jamais pu l'apprécier ? Est-elle pure, intacte de toute passion et de toute souillure ? » (ML 3698). Comme jadis avec la petite Eugénie, comme bientôt avec Elisa, il a l'obsession de la pureté, de l'innocence. N'a-t-il pas cru voir que Fanny,

⁶ *Rubigo*, rouille, a aussi le sens plus particulier (Gaffiot) de « ulcère produit par le libertinage ».

du haut de son balcon, fait les yeux doux à un élève de l'École militaire ? Il en « pleure comme un enfant », bien résolu cependant à rompre « si elle n'était pas sortie pure et intacte de ces poursuites dont elle a été l'objet ». Il n'aura pas cette peine : sa mère a fouillé dans son secrétaire, trouvé une lettre, un ruban, des cheveux, et morigéné comme il convenait le trop sensible jeune homme. Fanny sort de sa vie mais, pendant quelques semaines, elle lui a donné un avant-goût de ce qu'il ressentira pour Elisa.

Il revient malgré lui aux rencontres éphémères qui ne lui laissent pourtant qu'un goût de cendre : « Malheur, s'écrie-t-il avec emphase, trois fois malheur à ce siècle où le jeune homme est vieux à vingt ans, où il peut déjà compter ses conquêtes, tandis que nos pères à cet âge en étaient à leur premier amour » (ML 3698, 5 juillet 1848). Un peu de pose, sans doute, mais aussi quête d'absolu d'un éternel insatisfait. Ses amis — il fréquente maintenant le cercle des Joyeux — lui envient cependant son pouvoir de séduction. « Ô Lauzun ! lui écrit Léon Jouret en mai 1848, décidément tu es au monde pour la perte des femmes ! » (ML 3714/24). Lui-même se reproche parfois sa conduite, comme, en septembre 1850, d'avoir réveillé les espérances d'une pauvre fille qui l'aime et dont il ne veut pas, et il se juge avec sévérité :

Je serai donc toujours le même, je n'aurai donc jamais de force ni pour le bien ni pour le mal. (...) Grâce au ciel, je puis être méchant, mais je ne le suis pas beaucoup, et je pense qu'il y a en moi plus d'éléments de bonté que de méchanceté. (...) Beaucoup de gens m'aiment et m'estiment, mais moi, qui sais si bien ce que je dois penser de moi-même, mais moi je suis prêt à me mépriser. Quant à l'amour que j'ai pour moi, il existe si fort et si puissant qu'il ressemble à de l'égoïsme (ML 3698, 20 septembre 1850).

Enfin Elisa vint. Étudiant à l'Université Libre de Bruxelles depuis quelques mois, Charles peinait sur une version grecque, un après-midi de juin 1851, lorsqu'il entendit sonner. Il ouvrit et se trouva en face d'une jeune inconnue qui réclamait sa sœur Caroline. Pour lui, qui « commençait à devenir prodigieusement athée en matière d'amour », c'est le coup de foudre. Poète, il chante aussitôt sa passion toute neuve dans *Love*, publié dans la *Revue Nouvelle* le 15 septembre 1851, puis raconte leur rencontre dans une nouvelle, *Silhouette d'amoureux*, parue dans la

même revue le 15 octobre et le 1er décembre. Les débuts sont difficiles, l'amoureux soudain très timide et la belle peu disposée à se laisser séduire à la hussarde. Charles se promène sous ses fenêtres, la rencontre chez des amis communs, l'assiège au bal, finit par obtenir une rose de son bouquet. Hélas, comme dans les récits du Moyen Âge, il faut compter avec les *losengiers*, les éternels médisants, car les caquets vont bon train. Dans son journal, où il se désigne volontiers sous le nom de René et Elisa sous celui de Lucie — Ô Chateaubriand et Musset ! — il consigne les cancans de ceux qui cherchent à les séparer. On dit à la jeune fille : « N'écoute pas René, tu seras son dimanche, une autre son lundi » — avant de courir mettre Charles en garde : « Il ne faut pas aimer Elisa, elle est légère, elle se moque de vous... » (ML 3698, 5 juin 1852). Au bout d'une année, le Don Juan de la rue de la Tulipe piétinait toujours.

Est-ce pour exciter la jalousie d'Elisa, par dépit ou par inconstance que, dès février 1852, il s'attaque à une certaine Camille, à qui il écrit, dans un poème : « Je t'aime et je t'adore » (ML 3715/19, 22 février 1852) ? Peine perdue : cette fois, le chasseur est bien pris, au point d'avouer, le 10 juin : « Je me suis battu les flancs pour aimer Camille, je n'ai jamais pu y parvenir. Il est probable que si je me battais les flancs pour ne plus aimer Elisa, je n'y parviendrais pas davantage » (ML 3698). Obsédé, il néglige ses études, qui d'ailleurs ne l'intéressent guère, rêve et traîne. Sa mère lui fait des reproches et sa sœur Caroline lui dit tout net : « Depuis trois semaines, vous êtes mou que c'est dégoûtant » (ML 3698, 7 juin 1852). Et comme il gémit, elle poursuit, perfide : « Vous savez qu'on dit que vous faites la cour à toutes les femmes. Elisa croit tout ce qu'on lui dit » (ML 3698, 10 juin 1852). Vaincu, le séducteur rend les armes. En juillet, il griffonne une grande déclaration où il offre à Elisa sa « vie tout entière » — rien de moins. Un moment de réflexion le dissuade d'expédier cette lettre, demeurée inachevée (ML 3698), qu'il remplace par une demande de rendez-vous. L'aventure commençait ; elle allait durer sept ans.

On serait curieux de savoir qui était cette Elisa, la première à fixer l'inconstant. Les seuls renseignements que l'on possède, toujours cités, ont été fournis en 1927 par Camille Huysmans dans la préface à son édition de *Stéphanie*, et ce n'est pas grand-chose : Elisa Spruyt, née le 17 mars 1832, était la fille d'un greffier au Tribunal de commerce. Elle demeurait au 85 de la rue de l'Arbre Bénit,

d'où elle partit, en 1858, « sans domicile connu ». C'est maigre, mais peut-être n'est-il pas impossible de compléter un peu ces informations sommaires.

Pour le physique, il n'est pas aisé de se faire d'elle une idée précise, De Coster se bornant, dans *Love* et *Silhouette d'amoureux*, à des descriptions bien vagues : Elisa est une brune aux yeux bleus, aux sourcils noirs, avec une fossette au menton ; son teint est d'une pâleur mate, d'une « carnation ardente et méridionale », ses yeux ont « une langueur voluptueuse... un éclat magnétique », elle a une voix de sirène, un souffle parfumé, un sourire innocent. Portrait fidèle ou clichés romantiques ? Caroline, la sœur de De Coster, la dessine d'un crayon plus ferme. Selon elle, Elisa, de taille moyenne, avait les os fins, les membres potelés, la tournure souple, et un déhanchement particulier rendait sa démarche très gracieuse. La fille était belle, avec ses cheveux noirs et son teint ambré ; elle avait encore, ajoute Caroline — *in cauda venenum* — « des yeux larges aux longs cils qu'elle abaissait car elle était louche comme Vénus⁷ ». Les sœurs étant volontiers jalouses, concluons plus charitablement que l'élue avait peut-être une coquetterie dans l'œil.

En ce qui concerne la position sociale, le titre de greffier au Tribunal de commerce risque d'induire en erreur, et les Archives du Royaume permettent de situer un peu mieux la famille, Guillaume-Joseph Spruyt, le père d'Elisa, était né en 1779 et avait épousé, en 1812, Adelaïde De Baÿ, fille de rentiers. Lui-même, alors avoué à la Cour Impériale de Justice, deviendra greffier en chef au Tribunal du Commerce. Un de ses frères était notaire, un autre président du Tribunal civil de Nivelles, un troisième substitut-procureur général à la Cour supérieure de Justice de Bruxelles. Quand De Coster connut Elisa, elle habitait rue de Londres, que la famille quitte en septembre 1852 pour la rue de l'Arbre Bénit. Elle vit dans un milieu aisé : les Spruyt ont des domestiques, et Elisa sa femme de chambre. Sa mère est morte à quarante-cinq ans, le 17 octobre 1837, mais elle a six frères et sœurs : Jules (1813-1880), avocat ; Émile (1815-1888), sans profession, mais qui a eu l'adresse, en 1841, d'épouser une rentière ; Adèle (1815-1903), qui a épousé en 1838 le notaire Hanssens ; Edmond (1818-?) ; Cordélia (1819-1901), épouse, en 1841, du notaire Horace Sroyen ; Charles (1824-?) enfin, ingénieur civil. On était loin de la veuve De Coster, lingère, et de Charles, étudiant tardif et sans avenir !

⁷ Propos tenus, le 30 novembre 1911, par Caroline De Coster à Georges Lockem (ML 3725).

Cette fois sérieusement pincé, De Coster s'exalte, tente d'assouvir le besoin d'amour qui le tourmente depuis si longtemps et passe par des alternatives d'espoir et de dépression. Le 6 juin 1852, à minuit — l'heure romantique — il note : « Je ne sais pourquoi j'espère, pourquoi je pense qu'elle peut m'aimer. M'aimer, ah ! je le mériterai et je le mérite, je le sens, puisqu'il n'est pas de femme capable d'éveiller en moi autre chose que son souvenir. Je rapporte tout à elle, je compare tout à elle, elle est pour moi la beauté idéale, type divin auquel je compare tous les autres. » Son amour lui fait même prendre l'héroïque résolution d'étudier sérieusement : dorénavant, c'est juré, il se lèvera à sept heures, se couchera à onze, avec tout juste une petite sortie vespérale. Puis la jalousie le tracasse : des prétendants tournent autour de son Elisa, et ne lui est-il pas revenu que Mme Sroyen veut pour sa sœur un mari riche (ML 3698, dimanche 25 juillet 1852) ? Alors, par moments, la révolte l'emporte : « Eh bien maintenant je ne veux plus considérer cet amour que comme une partie qu'il s'agit de perdre ou de gagner. Je veux le dépouiller de son côté jeune, poétique, sublime même, je veux le rabaisser pour le mettre dans la lutte au niveau de tous ces gens-là. Elisa ne peut pas être ma femme, elle sera ma maîtresse. » Peine perdue. Peu à peu le lien se resserre, Elisa répond à ses sentiments.

Cette petite bourgeoise, charmante, coquette, un peu écervelée, il entreprend de s'en faire le Pygmalion, lui parle de ses espoirs, de ses goûts, de ses affres de créateur insatisfait. Sans grand succès, car Elisa est jeune, elle aime rire et attirer les regards des garçons. D'un bout à l'autre, la correspondance de De Coster est cri d'amour, supplication, reproche, inquiétude. Ce fut une liaison difficile, traversée de brouilles et de raccommodements. Il a beau écrire : « Avant de te connaître, je ne connaissais pas l'amour », ou : « Mon bonheur m'étouffe », la jeune femme ne lui apporte pas l'apaisement, l'équilibre. Il est jaloux, tourmenté. À celle qu'il aime et qu'il veut son « meilleur ami », il essaie de s'expliquer, de faire comprendre ses élans ou ses crises de sauvagerie, ses envols d'espoirs et ses retombées : « Je hais, lui dit-il, de me poser en jeune homme sentimental et mélancolique, cependant je suis l'un et l'autre. As-tu remarqué dans les beaux livres, cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur, eh bien, j'ai en moi l'idéal de cette mélancolie, je suis souvent dans cet état⁸. » Son Elisa, il l'aime en romantique, en frénétique, en idéaliste éperdu, non à la manière des Français,

⁸ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 104-105.

ces flagorneurs qui au fond méprisent la femme, mais à la mode germanique, profonde et tendre. Aimes-tu, demande-t-il à Elisa, aimes-tu « ton bleuâtre Allemand » ? Pauvre Elisa, qui l'écoute ahurie et souhaiterait être aimée plus simplement ! Elle ne doit pas comprendre grand-chose à son poète à l'humeur capricieuse, aux complications insolites. La sensibilité de De Coster et son insatiable appétit d'idéal ne lui laissent aucun repos. Son journal, le 3 avril 1855 : « Suis-je incapable d'amour ? Peut-être. J'ai dit l'autre jour : Je n'aime qu'une chose au monde, l'art ; hors cela tout m'est indifférent. Jusqu'à quel point cela est-il vrai ? Pourquoi alors soupiré-je si souvent, pourquoi tendre les bras vers un fantôme inconnu que j'appelle ?... » (ML 3698).

On comprend sa dépression. Son Elisa, qu'il veut pure et idéale comme le seront Nele et les héroïnes des *Légendes flamandes*, Elisa, confiante et maladroite, lui a confessé en pleurant une faute, dont l'aveu maintenant le torture :

L'amour, écrit-il le 16 mai 1854. Ah ! j'aimais Elisa, je l'aimais furieusement. Je fis passer successivement devant mes yeux toutes les femmes les plus belles de la ville, toutes. J'aurais craché dessus. Je n'aimais qu'elle, elle seule. Mais ma jalousie était là, ma méfiance veillait, et il y avait toujours quelque chose qui me disait : Pas vierge, pas vierge ! Et alors je pleurais (ML 3698).

C'était vrai : toute jeune encore — elle n'a d'ailleurs que dix-neuf ans quand elle rencontre De Coster — Elisa avait été victime des entreprises de celui que Potvin, qui devait en savoir long, appelle pudiquement un familier de la maison. Un familier en effet, puisqu'il s'agissait, Caroline De Coster devait le préciser elle-même⁹, du beau-frère de la jeune fille, le notaire Horace Sroyen, qui avait épousé en 1841 — Elisa avait alors neuf ans — sa sœur Cordélia et qui, paraît-il, tenait toujours Elisa sous sa coupe en 1851. On comprend la rage impuissante de De Coster quand il lui écrit : « Oh ! que je voudrais être maître chez toi et avoir une bonne cravache. Lui entre, et moi je suis obligé de ne pas même passer trop souvent. (...) Mon Dieu, Elisa, il est chez toi, lui qui ne devrait pas oser regarder l'escalier de ta porte¹⁰. » Un ami du couple, l'écrivain luxembourgeois Félix Thyès,

⁹ À Georges Lockem, 30 novembre 1911, ML 3725.

¹⁰ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 135.

fit son possible pour les réconcilier, en insistant auprès de Charles sur l'honnêteté de l'aveu d'Elisa. « Tu dois, lui disait-il, l'épouser en oubliant tout, ou bien renoncer à elle, entièrement et dès à présent » (ML 3712/50). Emporté, douloureusement blessé, Charles choisit la rupture et note avec amertume : « Être le second pour une femme, c'est ramasser les miettes. On n'aime pas deux fois » (ML 3676). Pour s'étourdir, il redevient « chasseur d'amour », poursuit une Clara, rêve à une inconnue en robe rouge qui lui a « fait sauter le sang aux yeux », à une autre qui « avec ses allures de fille [lui] a échauffé le sang ». Il mettait en pratique le précepte de son Ulenspiegel : « Femme fidèle, c'est bien fait ; homme fidèle, c'est chapon » (III, 28). Dans son journal, il plastronne : « Je ne me sens pas bien malheureux d'être seul après trois ans d'esclavage. Je me trouve à l'aise d'être libre. Si une femme peut me prendre, qu'elle me prenne. Je suis à louer présentement » (ML 3698). Son ami Thyès n'est pas dupe de ces fanfaronnades :

Tu ressembles à celui-là qui ayant pris une chandelle pour une étoile et reconnaissant son erreur, s'écrie : il n'y a pas d'étoiles, toutes les étoiles sont des chandelles ! (...) Ne te plains pas dans ta douleur ; ne cherche pas à la faire souffrir, ou à la rendre jalouse en la faisant assister, en quelque sorte, au spectacle de tes amours avec une autre femme dont tu feras peut-être le malheur. Tu es trop romanesque (ML 3712/49).

Quelques mois passèrent, la liaison reprit en 1855, Charles ayant juré de faire confiance. Il a demandé la main d'Elisa, mais on lui a fait comprendre qu'il n'était guère un parti sortable. Ce n'est pas faux : à Pâques 1855, après cinq années d'études piteuses, il vient à peine de décrocher un diplôme de candidat en philosophie et lettres. Poète, il refuse en février 1856 un emploi de placier en vins offert par un négociant tourangeau qu'avait sollicité pour lui son parrain, Mgr. d'Argenteau. De plus en plus, il est accaparé par son œuvre littéraire, se lance dans la composition des *Légendes flamandes*. L'amoureux, lassé, cède le pas à l'artiste, non sans déchirements, et la grande passion s'effiloche. Au cours de l'été 1858, c'est la rupture, définitive cette fois.

Les motifs ne manquaient pas, à commencer par le temps, qui érode insensiblement les sentiments au cours d'une liaison de sept années. La famille d'Elisa, composée de bourgeois, tous notaires ou robins, ne pouvait voir d'un bon

œil un mariage avec un bohème sans situation ni avenir. Du reste, la mère et la sœur de De Coster étaient elles-mêmes hostiles à ce projet. Mme De Coster s'inquiétait d'une union cherchée par son fils bien au-dessus de sa condition ; ne craignait-elle pas aussi, elle qui déjà entretenait un fils qui avait passé la trentaine, d'avoir à subvenir aux besoins du jeune ménage ?

Cette longue aventure avait déchiré l'homme, mais mûri l'artiste. C'est moins Elisa qui l'a influencé, que l'idée qu'obstinément il s'était faite d'elle. Il avait raison de lui écrire : « Tout ce que j'ai fait en t'aimant m'a réussi, et ce que j'ai gardé, et ce que j'ai livré au public¹¹. » Narquoise, coquette, peut-être un rien aguicheuse, trop gaie, un peu enfant et peu formée aux choses de l'esprit, elle n'était pas ce qu'il voulait qu'elle devînt. Il rêvait son amour comme il se rêvait lui-même, et Félicien Rops n'avait pas tort de dire de lui dans une lettre inédite : « Il n'a jamais vécu sa vie ; il vivait un personnage fantastique et chimérique, qui était son idéal, et auquel il ressemblait comme une poire ressemble à une mosquée¹². »

Y eut-il un épilogue ? Certains prétendent, sans l'ombre d'une preuve, que les deux amants se revirent encore en secret¹³. Quant à Elisa, de santé fragile, atteinte de phtisie, on a dit¹⁴ qu'elle s'était installée à la campagne pour se soigner. Potvin, lui, tenait d'un ami qu'elle s'était retirée chez sa sœur —laquelle ? — chez qui elle serait morte en 1870¹⁵. Précisons donc un peu, dans la mesure du possible. Le père d'Elisa, malade pendant plusieurs mois, mourut dans la nuit du 23 au 24 décembre 1858¹⁶. Orpheline de mère depuis l'âge de cinq ans, Elisa se retrouvait seule dans la maison de la rue de l'Arbre Bénit. Déseparée après la rupture avec De Coster, éprouvée par la mort de son père, elle disparaît en effet comme disait C. Huysmans, « sans domicile connu », mais pas pour s'installer à la campagne. Dès le lendemain des obsèques, Elisa s'embarqua pour l'Angleterre, destination qui ne surprend plus lorsqu'on sait que son frère Charles, l'ingénieur civil, avait épousé, le

¹¹ *Ibid.*, p. 198.

¹² Cité par G. Charlier, *Charles De Coster, Pages choisies avec une notice et des notes*, Bruxelles, 1942, p. 8.

¹³ C. Huysmans, « Charles De Coster », *La Renaissance d'Occident*, 23, 1927, p. 255-256 ; J. Vial, « L'étrange aventure de Charles De Coster », *ibid.*, 20, 1927, p. 291 ; J. Hanse, *Charles De Coster*, Bruxelles, 1928, p. 15 ; L. L. Sosset, *La vie pittoresque et malheureuse de Charles De Coster*, Bruxelles-Paris, 1937, p. 36.

¹⁴ C. Huysmans, *op. cit.*, p. 255.

¹⁵ Ch. Potvin, *op. cit.*, p. 27.

¹⁶ À trois heures du matin, Archives du Royaume, réf. B.D. 76, année 1858, Ixelles, acte n° 578.

27 août 1844, une demoiselle Emma Box, originaire de Marylebone, dans le Middlesex¹⁷. Elle y passa quelques mois et, le 25 septembre 1859, reparut à Saint-Josse, au 6 de la rue de la Limite. La maison appartenait, non à sa sœur Cordélia, mais au mari de celle-ci, le notaire séducteur Horace Sroyen. Les familles bourgeoises avaient de ces arrangements discrets. Dix ans plus tard, et non en 1870, Elisa Spruyt, « fille célibataire », s’y éteignit à trente-sept ans, le 11 février 1869, à onze heures du soir¹⁸. Peut-être avait-elle eu la force de lire *Thyl Ulenspiegel*, où elle revit, idéale enfin, sous les traits de Nele.

Et puis ? Elisa partie, De Coster dut redevenir le « chasseur de passion », même si les documents sont moins nombreux et moins explicites pour la dernière partie de sa vie. Il avait toujours été séduisant, avec ce que Camille Lemonnier appelait « son joli air de cavalier à la Van Dijk¹⁹ », si séduisant que, si l’on en croit sa sœur, les femmes le suivaient dans la rue. Car Caroline aimait, dans ses vieux jours, rappeler les succès de son frère. Elle parlait d’une femme mariée qui était folle de lui, d’une grande dame riche avec qui il avait rompu et qui se déguisait en blanchisseuse pour l’apercevoir un instant²⁰. Elle disait aussi : « Il était trop beau, c’est ce qui l’a perdu²¹. » Exagéré ? Peut-être mais, en 1865, quand De Coster se prépare à se rendre à Paris pour collaborer au bihebdomadaire *Candide*, le docteur Watteau avertit Blanqui : « Enchâsez-le vite dans sa besogne, lui écrit-il, car il aime les femmes en diable et s’il se laissait ensorceler, vous n’en feriez plus rien²². »

Les années passaient, sans le marquer. Vêtu à la mode, portant beau, à cinquante ans il en paraissait trente-cinq, comme en témoigne le portrait tracé en 1873 par Georges Eekhoud, son élève à l’École militaire. Sa sœur, casée elle-même depuis 1867, aurait voulu le voir rangé, marié. À cette époque, déçu, endetté, sans doute supporte-t-il mal son existence solitaire. Des lettres à diverses femmes

¹⁷ Archives de la Ville de Bruxelles, 1855, n° 406. Charles n’apparaît plus dans les recensements à partir de 1856 : il s’était probablement fixé en Angleterre.

¹⁸ Recensement de la Commune de Saint-Josse-ten-Noode, vol. 8, p. 272, années 1856-1866 ; *ibid.*, vol. 17, p. 69, années 1866-1876. Nous remercions M. Eric Van der Schueren, apirant du F.N.R.S., d’avoir effectué pour nous les vérifications nécessaires.

¹⁹ C. Lemonnier, *La vie belge*, Paris, Charpentier, 1905, p. 127.

²⁰ Dossier Lockem, ML 3725.

²¹ O. Thiry, « Comment le Wallon Charles De Coster devint un écrivain flamand », *Belgique artistique et littéraire*, t. 32, 1913, p. 119.

²² J. Bartier, « Le docteur Watteau, Charles De Coster et quelques autres », *Libéralisme et socialisme au XIXe siècle*, Bruxelles, 1981, p. 397.

trahissent aussi le romantique impénitent. Il y eut une Berthe, pour qui il compose un poème d'amour, le 29 janvier 1861 (ML 37151), puis une Pauline — « Si c'est quelque chose qu'une parole sincère, Pauline, je vous aime » (ML 370523). Et toutes il les traite, comme jadis Elisa, de méchantes et de cruelles, les supplie de pardonner ses changements d'humeur et ce qu'il appelle ses « caprices » et ses « enfantillages ». En 1871, il s'éprend furieusement d'une Hélène, qu'il nomme aussi Léna, Lina ou Magtelt, comme l'héroïne de *Sire Halewyn*. Il voudrait l'épouser, la presse de son mieux mais la jeune femme, dont la mère est réticente, repousse toujours la date des fiançailles. Il lui écrit : « Je vous aime, j'ai faim, j'ai soif de vous. Ha ! faites si vous le pouvez que je ne doive pas attendre un an. Je te dis que je t'aime, entends-tu. Toi, toi, toi vite, je te veux » (ML 37059). À ces rugissements succède, comme du temps d'Eugénie et d'Elisa, l'horrible perplexité du doute : « Dites-moi si vous avez aimé jamais. (...) Mon Dieu ! être mordu au cœur par l'atroce jalousie. Faites de moi tout ce que vous voudrez, mais soyez franche avec moi. (...) Si vous avez aimé, Hélène, envoyez-moi un ruban noir, un morceau de ruban, un ruban de deuil. Sinon, rassurez-moi, j'en ai besoin, je souffre » (ML 37056). On ne sait ce qu'Hélène répondit...

En 1875, Caroline l'a mis en rapport avec la famille Geoffrin, de Chimay. Marie a vingt ans, lui quarante-huit, mais on pousse activement le mariage et Charles, une fois de plus, prend feu. La différence d'âge le rend volontiers paternel : « J'ai des envies de te bercer, de te gronder comme l'on fait aux enfants adorés... » (ML 370510). Mais parfois revient aussi l'atroce soupçon : « Tu as quelque chose à m'avouer, m'as-tu dit, fais-le vite alors mais pas de nom, je t'en prie. (...) Prends garde à ces côtés exaltés de mon caractère, pour parler comme ceux qui parlent de moi. Quant à moi, je ne me connais pas moi-même, prends garde à cela » (ML 370510). Le mariage ne se fit pas, pour diverses raisons. D'abord, ses revenus ont paru bien maigres : « Il me faisait l'effet d'un garçon pauvre », a dit la mère à Caroline, et elle a observé chez lui un caractère violent, des dettes et « l'habitude de l'estaminet » (ML 37244). En août, Charles a passé huit jours à Chimay, où il refusa d'accompagner ces dames à la messe et ne craignit pas de parler de ses maîtresses à Marie. Bref, conclut la maman échaudée en expliquant à Caroline les motifs de la rupture des pourparlers : « Il avait un caractère que je ne pouvais trop juger. Il était charmant mais facile à effaroucher ;

les moindres choses étaient pour lui des craintes de soupçons, etc., et ce manque de religion était pour moi un chagrin » (ML 3724/5).

De tant d'aventures, aucune ne lui apporta la paix ; de toutes ces femmes, aucune ne lui parut jamais posséder la pureté et l'innocence dont il paraît les héroïnes de ses récits. Perpétuel insatisfait, ses conquêtes témoignent moins d'un caractère volage ou d'un tempérament juanesque, que d'un profond sentiment de solitude, d'un besoin douloureux et toujours frustré d'aimer et d'être aimé. À ces hommes qui prétendent contraindre le réel à se confondre avec le rêve, il est réservé de mourir seuls. Quelques jours avant sa mort, malade, il a supplié sa sœur de venir le voir dans sa chambre de la rue de l'Arbre Bénit, à quelques pas de la maison où avait vécu Elisa. Caroline vint et, le lendemain, il griffonna l'un de ses derniers billets : « C'est bon d'être aimé, de savoir qu'il y a quelqu'un qui pense à vous. Je suis bien heureux de vous avoir revue. Il est rentré un peu de tendresse dans mon cœur de célibataire » (ML 3677/12). Le 7 mai 1879, c'est en murmurant le nom de sa sœur qu'il expira.

Copyright © 1990 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Raymond Trousson, *Charles De Coster et les femmes* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1990. Disponible sur : < www.arlfb.be >